BOURBON BUSSET
de l'Académie française

Les arbres et les jours

journal II

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1967.*

Extrait de la publication

A la mémoire de Robert et Élisabeth Browning.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mon livre ne veut être rien d'autre que la voix interrogative d'un homme qui s'en remet à la réflexion, à la méditation de ses lecteurs.

Carl Yung.

Le discontinu est le statut fondamental de la communication : il n'y a jamais de signes que discrets.

Roland Barthes.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour L.

2 octobre 1965. Entre les arbres, passent, invisibles, des souvenirs, des ombres d'images, mais les hêtres n'ont pas encore rougi. Le feuillage vert sombre se fatigue et cède devant la poussée jaune et rousse. Les semis d'automne éclaboussent la campagne de vert Véronèse.

Commencer sa vie après sa mort est le vœu du créateur. Une fois mis au trou, il n'a plus à craindre l'opposition entre l'auteur et l'œuvre. A l'œuvre de faire son chemin, d'opérer sa trouée. Elle connaîtra la nuit obscure que le hasard d'une main effleurant un dos de livre dans une bibliothèque dissipera peut-être. Pour combien de temps? Qu'importe, si, pendant quelques instants, un inconnu a écouté la voix morte?

La vérité commence et finit à deux.

Seule l'intelligence enracinée, *l'intelligence sylvestre*, réfléchit efficacement sur l'avenir qui échappe à la raison grise et, enfoui en terre, attend de germer. L'odeur du sol personne ne la sent, dans les bureaux, où même la craie, trop concrète, a disparu.

Extrait de la publication

Certains hommes sont des litotes. Ils en disent plus en en disant moins.

Mes anciens voyages me servent à bâtir les futurs. J'imagine une Inde où le modernisme brésilien, animé par la cruauté mexicaine, tempéré par le flegme scandinave, explose au contact du mutisme des Bédouins, un Japon où geishas, physiciens nucléaires, temples et usines électroniques se fondent dans la crête de la vague de Hokusaï, un Japon soucieux de donner le change, de dissimuler sous des visages contrastés une face sans traits, intemporelle, un dos de pêcheur, une nuque penchée de mère, un trébuchement d'enfant, une main de jardinier veinée comme une carte d'état-major et, survolant le tout, un essaim d'étourneaux chargés du service des transmissions. Je campe au Pôle Nord où j'explore un Vésuve immaculé. Les fumerolles sont figées en mannequins qui prennent la pose. Je circule au milieu de ces arbustes gelés et me construis, au fond du cratère, un igloo sur le modèle de la chambre secrète de la pyramide de Chéops. Je voudrais, dans chacune de ces contrées, prendre aux épaules une femme et l'obliger à avouer sa race et sa nostalgie. Les mâles deviennent les mêmes partout. Agités, importants et fongibles.

Les machines cybernétiques nous déchargeront du travail le plus abstrait, de celui qui est réputé le plus difficile. Par contre, certains gestes très simples : tourner légèrement un volant, par exemple, exigeront l'homme. Revanche du manuel sur le cérébral.

L. s'accorde une heure de tapisserie comme récompense, quand elle a bien travaillé à la ferme. Derrière le haut métier, elle disparaît entièrement. Je ne l'aperçois qu'à travers la trame.

Roger Caillois, dont l'intelligence acérée traque le mystère avec le secret espoir de ne pas en venir à bout, collectionne pierres et insectes. Il a de superbes papillons qui jouent au morceau de bois ou à la feuille morte. Ruse de guerre ou crainte

Extrait de la publication

de se singulariser? A l'inverse, la fleur de chèvrefeuille, jaune et blanche, voltige au soleil avec des grâces de libellule.

L'église est fichée dans le cimetière, le cimetière dans le champ, le champ dans la forêt, la forêt dans la mer des premiers âges. Au sommet du clocher, au sommet du navire, la même croix.

La veuve ouvre le secrétaire Louis XV et y trouve, non le testament, mais le journal des prouesses extra-conjugales. Elle se console en consommant, tous les après-midi, à la pâtisserie du coin.

Je lis que l'Église est trop rurale et qu'elle doit mourir à son passé. Pourquoi opposer tradition et mouvement, nature et culture? Le béton ne jure pas avec la forêt qui l'entoure.

Quitter les rails et son papier! On se promène, on parle, on flâne, on se couche. A l'aube, le sifflet de la locomotive met debout et l'on regagne l'écritoire.

Pour tuer la mystique de l'Histoire, il sera nécessaire de faire une cure de mystique de la Nature. Le sens de l'Histoire, au sens de direction fatale, n'a pas de sens. Il n'y a plus d'Histoire si elle est, par avance, donnée. Le sens de la Nature, par une de ces trouvailles du langage qui sont le trésor de la pensée, signifie ouverture, goût, compréhension. Un jour, historiens et naturalistes s'apercevront qu'ils sont frères, que l'objet de leur étude est *insensé*, dans la mesure où ne s'y introduit pas le sens, lisible entre les arbres de la forêt vierge comme entre les piles d'archives, sur le grain du chêne comme sur le grain du maroquin.

L'écrivain ment quand il dit qu'il ne cherche pas à convaincre, mais ce ne sont pas les autres qu'il veut convaincre, c'est lui-même.

Extrait de la publication

A l'orée du Bois-Rond, à Ury, rue Moquesouris, des volets bleu roi encadrent un pot de géranium sur le rebord de la fenêtre. Les bras ouverts du prêtre devant le calice. Au milieu des bouleaux, les rochers chantournés sécrètent le sable blanc. Au retour, nous hélons la tourelle d'angle du parc de Fleury. Le guerrier désaffecté qui la hante observe les corbeaux croqueurs de maïs et, plus loin, les grues et les pelleteuses. Il attend le retour du Cardinal, ce Richelieu couard, enfui par la poterne à cause d'un imaginaire complot.

Quand Aristophane raille la cage suspendue dans les airs où Socrate dispense son enseignement, je me sens du côté de Socrate. Je préfère les nuées à la glèbe, mais je sais que j'ai tort, et je lutte contre la tentation aérienne. Mieux vaut être arbitraire que systématique, construire sur un sol arbitrairement choisi que bâtir dans le vide.

Pendant que le maçon m'entretenait de ses difficultés de logement, je regardais machinalement la bétonnière. L. m'a fait remarquer qu'il a pu croire que je ne l'écoutais pas. Du coup, cette nuit, j'ai rêvé que Saint-John Perse, dont l'œil noir fascina jadis le Parlement et le Quai d'Orsay, me conseillait de fixer l'interlocuteur entre les yeux, à la racine du nez.

Un spécialiste de pluie provoquée, qui a déclenché des orages de grêle sur les lignes du Viêt-minh pendant la bataille de Dien Bien Phu, m'explique qu'il faut attaquer le nuage comme un fauve. Le nuage réagit à la manière d'un animal : il se rétracte, se dérobe, fonce. L'avion agresseur se tient au-dessus de lui, comme l'oiseau de proie surplombe sa future victime, et le bombarde de paniers remplis de charbon de bois imprégné d'iodure d'argent.

La fécondité du christianisme frappe, par contraste, avec la stérilité des autres religions. La science s'est constituée, non pas contre le christianisme, mais en partant de lui. L'idée-force de

Extrait de la publication

la responsabilité personnelle soulève les montagnes. Ni l'islamisme, ni le bouddhisme, ni l'hindouisme n'offrent l'équivalent.

Au Conseil des Musées, présentation de la donation Gourgaud. Un extraordinaire Matisse : *Le Bocal des poissons rouges.* L'œil plonge sur les quais de Seine, mais la vue est prise de biais. C'est le monde entier qui se profile pendant qu'évoluent, dans leur prison ronde, les poissons écarlates, centre du tableau, centre de l'univers. L'après-midi, nous visitons l'exposition des tableaux français de l'Ermitage et de Moscou. Renoir, placé entre le Poussin et Picasso, le Lorrain et Matisse, paraît facile, raccrocheur. L. n'est pas d'accord. La salle des impressionnistes libère sa passion de la couleur. Le même tableau nous rend muets : le *Portrait d'Ambroise Vollard* de Picasso. C'est une synthèse de toute la peinture. Rembrandt, Léonard et Picasso fondus, recréés. Le regard du grand marchand nous fait nous éloigner à reculons. On ne peut tourner le dos à ce front immense et dédoublé, surgissant d'un décor de cubes et de tubes. C'est l'homme pensant, notre fierté et notre angoisse.

Un de nos veaux est mort. Je transporte le cadavre au laboratoire de Maisons-Alfort, aux fins d'examen. Je retrouve là-bas l'atmosphère cordiale des morgues. On appelle « Monsieur Auguste ». Il survient, hilare, me tend une main sanglante, empoigne mon quadrupède et le dépose sur la table d'autopsie, à côté d'un porc, victime de la peste.

« Je chante la terre des origines, je chante les oiseaux qui ont la connaissance. » Mélopée de l'île de Pâques enregistrée par un explorateur et transmise par la télévision. La voix de femme, haute et triste, sort d'une hutte souterraine qui protège des coups de sabre du vent mais répercute son hurlement. La terre des origines se reflète-t-elle dans les yeux levés des grandes statues? Il n'y a pas à choisir entre le paradis perdu et les lendemains qui chantent, entre l'âge d'or passé et celui à venir. La nostalgie de l'âge d'or bat au cœur de tous. Ceux qui tuent cet

Extrait de la publication

espoir, par la pratique de l'injustice ou par délectation sadique, tuent l'avenir.

L'on s'écrasera, dans quelques années, au musée des Traditions et Arts populaires, pour admirer la reconstitution d'un intérieur rural, d'un four de potier, d'une forge, d'un atelier d'ébéniste. On verra naître des vocations d'artisan. L'art exténué par le formalisme ressuscitera par ce détour.

Mon ami camerounais nous reproche de l'avoir déraciné. Il se compare au plancton qui erre à la surface des eaux. Dans ses yeux passent des images de savanes et de forêts. Que répondre? Le pire est de se chercher des racines artificielles. Les illuminés de demain y pourvoiront largement. Il y aura de beaux jours pour les sectes. Pouvons-nous fournir des modèles d'enracinement naturel? Les ouvriers que je connais et qui jardinent tout leur dimanche n'obéissent ni à une mode ni à une nécessité économique. C'est un besoin vital. Il faut faire sauter la séparation entre ville et campagne, créer la campagne urbanisée. De quoi occuper les techniciens du monde entier, sans oublier les forestiers.

Des chevaux immenses erraient dans la plaine. Les corbeaux se perchaient sur eux, tels les pique-bœufs d'Égypte, et croassaient. J'ai dit aux chevaux : « J'entends ces oiseaux. Ils vous menacent. » Ils ne m'ont pas cru. Les corbeaux se sont envolés d'un coup. Rassemblés en un essaim, ils ont fondu sur les chevaux. Le martèlement affolé des sabots m'a réveillé.

Le liquidambar rougit après les hêtres et avant les cyprès chauves. Ses feuilles ont cinq doigts inégalement rouges. Certaines feuilles sont rouges à la paume, d'autres seulement à l'extrémité des doigts.

Au village grec de Némée, le vin se vend sous l'appellation « le sang d'Hercule ». Quel succès pour le lion!

En alternant rêverie et réflexion, on cherche à faire parler le monde. On le secoue par les deux bouts, comme un tiroir qui s'ouvre mal.

L'opposition conventionnelle entre individu et société sert à masquer l'opposition entre activité et passivité, gênante pour tant de pseudo-actifs.

La nature recule, dit-on, devant la technique. Elle abandonne de l'espace, c'est vrai, mais elle est toujours là. Elle est bonne fille. De temps en temps, elle se fâche. Il existe une nature urbaine à peine différente de la nature champêtre. Seuls, les éléments diffèrent mais c'est la même résistance, la même présence, que le discours n'entame pas. La nature n'est pas un objet de consommation. Elle est la contre-épreuve de l'homme, un défi qui lui est jeté pour l'inciter à continuer la Création.

Ce qui est sincère est touchant, ce qui est touchant excite l'ironie. Il faut rire de l'ironie et partir, sac au dos, sur la route.

Quand je me promène en forêt avec L., je fais ce pour quoi je suis né. Le reste me paraît ajouté. Ressuscite en moi le très lointain ancêtre qui vivait dans la forêt, épouvanté et protégé par elle. La plaine n'est qu'une vaste clairière, la mer fait valoir l'abri des arbres, la forêt est le recours, le livre de sagesse. Les arbres ne cachent jamais la forêt, la forêt ne cache jamais les arbres. On tourne autour d'un beau chêne, la forêt tourne autour de vous. On est un arbre qui marche, que les autres arbres regardent marcher, un jeune enfant que les adultes surveillent. Tout fait silence pour que le premier homme et la première femme entendent résonner sur la terre leurs premiers pas.

Des ailes mortes gisent au fond des marécages. Ce sont les souvenirs des souvenirs, plus pâles à chaque saison. Tout est connu, vu, lu, su, entendu. Seule subsiste, au creux de l'avenir, l'incertitude de l'instant où éclatera un sourire. De ces surprises,

Extrait de la publication

la nature est prodigue. Mais elle ne racole pas. C'est une fille digne, hiératique. Il faut l'apprivoiser.

Si l'on essaie de retrouver le visage du Christ dans celui des autres, les choses deviennent simples et légères. Ce jeu vaut la peine d'être tenté. Dans une prison, c'est facile.

Quand L. me regarde d'une certaine manière, la tête un peu penchée, les yeux très ouverts, elle dit qu'elle est telle qu'elle est, qu'elle s'accepte et me demande de l'accepter.

Refuser d'être courtisan, refuser d'être partisan. Ce double refus isole, en apparence. Il introduit dans une compagnie où il y a plus de morts que de vivants : celle des esprits libres.

Il pleut sur le pont des Arts. La jeune fille et le vieil homme marchent et parlent. Elle espère, rêve, court vers des enfants qui lui tendent les bras et qu'elle sent déjà remuer en elle. Le vieillard, regardant les péniches, se demande comment détruire cet avenir, comment amarrer définitivement à lui cette vie qui veut lui échapper. Il flatte, menace, supplie, raisonne, prédit. Il bafouille, perd du terrain. Il montre l'eau noire et, en souriant, dit : « Il me restera cela. » La jeune fille baisse la tête. Elle imagine le remords, les réveils angoissés, l'amant exaspéré par la résurgence nocturne du passé. Elle dit : « N'en parlons plus. » Il pleut moins. Ils se dirigent vers la maison. En voilà pour vingt ans.

Les bouleaux se reflètent dans l'étroit canal, lit de feuilles mortes pour les Ophélie de Royaumont et de Viarmes. La tour solitaire de la défunte abbatiale, dont un marquis affairiste fit tomber les colonnes en y attachant des bœufs, est un doigt de Dieu, tels les trois pics tendus vers le ciel au sud de Rio. Les têtes pensantes errent dans le parc. La gelée blanche intrigue les citadins : sont-ce les premières neiges ou les dernières pluies? Et moi je pense à L. qui en ce moment fabrique à la maison

Extrait de la publication

du lait pour ses veaux, sa machine ultra-moderne étant victime d'une défaillance cardiaque.

La lune est verte dans le ciel orange. Les projecteurs de l'autoroute sont des flagelles vues au microscope, les pylônes de la haute tension des coiffures de matadors. Au-delà de Cely, le paysage change. Les grandes boîtes à hommes ont disparu. La forêt est engrillagée. On craint que ses habitants, éblouis par les phares, ne fassent capoter les déesses, dauphines et ondines que le mâle maintient dans la ligne droite sous son pied impérieux. J'aimerais me lier avec un chevreuil. Il y a trois ans, nous en avons gardé un dans le parc, pendant tout l'hiver. Il commençait à s'approcher de la maison. Il est parti au printemps. Je ne les chasse plus depuis le jour où, dans les bois, j'en ai tué un qui déboulait dans un layon. J'ai entendu un bref sanglot. J'ai cru que c'était la bête. C'était L. qui pleurait, debout à mes côtés.

Les arbres sont si beaux, en cette saison, que j'ai envie de les secouer pour les contraindre à livrer leur secret. Il n'est pas possible que ces couleurs si exactement calculées soient l'effet du hasard. Une forêt d'automne a jeté le premier peintre à l'assaut de la première toile : une paroi de rocher.

Rechercher la vérité, c'est tâcher de rendre l'intelligence transparente au réel, et non le réel transparent à l'intelligence.

La nostalgie du passé est la fuite vers un abri, un refuge contre le présent, qui s'effrite sous la morsure de l'avenir. Pour greffer le passé sur l'avenir, il faut la forme d'un corps, une âme. On rêve alors de l'avenir avec elle, avenir intemporel, éternel. Pour L. et pour moi, la nostalgie du futur compense un passé où nous avons commis des dégâts involontaires, provoqué et déçu des espoirs. L'ombre du remords recouvre certaines de nos années, mais déchirements et abandons s'estompent comme les autres souvenirs. La toile que nous tissons, jour après jour,

nous la voulons indestructible. Nous y mettons notre point d'honneur.

1er novembre 1965. Le grand vent pluvieux de novembre renverse les pots de chrysanthèmes sur les tombes. Les nuages obliques fuient vers l'horizon. Les feuilles tourbillonnent au bord des chemins. C'est le jour de l'année où triomphent les vieillards. Les jeunes se sentent de trop.

Parce que l'on pense faire basculer la vie du côté de la matière, on croit avoir tout réglé. La vie n'est pas la conscience. Cette sacrée conscience gêne. Si elle se contentait de raisonner, dans son coin, sur ce qui n'est pas elle! Mais elle est empêtrée d'un corps, et ce mélange embrouille tout. La sexualité n'est qu'une mince zone de l'immense cône d'ombre. Chacun de nous croit recommencer l'histoire du monde. Le poids des siècles nous pousse, nous freine, nous oriente. Fantômes, prophéties, chiffres sacrés, géants disparus, monstres à venir se bousculent pour bondir sur le petit homme qui croit imprimer sa marque sur l'univers. Ses gestes, dont il est si fier, sont la répétition affaiblie de rites de consécration ou de malédiction. Il n'est pas un sauvage affiné, civilisé, transformé par la science en demi-dieu, il est un sauvage déraciné et transplanté. Il faut lui refaire un humus.

Le coup de soleil sur la campagne, la phrase qui résume un concerto disent que la générosité est force, l'égoïsme faiblesse.

Nous ne voyons que la peau du monde, et nous voudrions la gratter jusqu'à l'os.

L. est malade. J'imagine le pire, ce qui me donne un grand calme pour les petites décisions à prendre immédiatement. Enfermé avec elle dans la chambre, je lui tiens la main. Je lui parle pour la tirer de sa torpeur. J'ai l'impression d'être la chaîne

qui la retient au rivage, qui l'empêche de dériver vers le grand large.

6 novembre 1965. L. va mieux. Elle a émergé. Elle est redevenue une vivante qui lutte, qui refuse de céder. Elle somnole, et sa respiration régulière me remplit de joie. L'univers tourne, de nouveau, rond.

Ce qui compte pour moi, c'est la musique, non la combinaison savante des sons, mais la qualité d'émotion, qui naît de la musique des musiciens, et aussi d'un paysage, d'un visage, d'une maison, d'une phrase. Je voudrais comprendre les raisons de cette modification subite du milieu, de cette transformation chimique.

Par la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, l'on arrive à Saint-Merri, où l'on peut faire ses dévotions à Notre-Dame du Suffrage. En sortant de l'église, mes yeux tombent, rue du Renard, sur la façade 1900 du Syndicat de l'épicerie. De la pâtisserie en pierre se détache cette devise gravée : « Tous pour un. » S'agit-il du consommateur ou du grossiste?

Le détenu désespéré me dit : « Seul me retient d'en finir le souvenir de l'amour physique. Je veux encore l'éprouver. » Il n'y a rien à répondre. L'étreinte est le signe aigu, violent de ce qui dépasse la carcasse raisonnante.

Quel jeu joue le monde? Ou plutôt à quel jeu joue-t-il? A la balle, aux barres, aux gendarmes et aux voleurs? Assurément, il y a du mouvement, des allées et venues. Mais n'est-ce pas pour donner le change? Le monde joue à la sentinelle. Il se retourne et, si nous bougeons, nous devons payer un gage. Il faut avancer par paliers, bondir au bon moment et s'immobiliser. Ainsi progressent, à la vue du terrien, les voiles lointaines.

Extrait de la publication

BOURBON BUSSET

Les arbres et les jours

Dans ce Journal intérieur, la rivière des jours s'écoule d'octobre 1965 à janvier 1967 à travers le feuillage des arbres, des événements, des lectures et des souvenirs. Le thème du livre est la recherche de la communication avec l'autre par l'*amour juré*, secret de la vraie vie.

9 782070 209392

67-III A 20939 ISBN 2-07-020939-3

Extrait de la publication